AccueilRevenir à l'accueilCollection*Esclavage des nègres (L')*Item*Esclavage des noirs, ou l'Heureux Naufrage (L')*, drame en trois actes, en prose

Esclavage des noirs, ou l'Heureux Naufrage (L'), drame en trois actes, en prose

Auteur : Gouges (de), Olympe (1748-1793)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

94 Fichier(s)

Les mots clés

Drame en trois actes et en prose

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-6166 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119055055

Informations sur le document

GenreThéâtre (Drame) Eléments codicologiques50 p. ; in-8 Date

- 1789-12 (date de la 1ère représentation à la Comédie Française)
- 1792-03 (date de l'édition)

LangueFrançais Lieu de rédaction

- Paris, Veuve Bailly
- Paris, Veuve Duchesne

Relations entre les documents

Collection Esclavage des nègres (L')

Esclavage des nègres ou l'Heureux Naufrage (L'), drame indien en trois actes et en prose avec un divertissement∏ a pour édition clandestine cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Gouges (de), Olympe (1748-1793), Esclavage des noirs, ou l'Heureux Naufrage (L')drame en trois actes, en prose, 1792-03 (date de l'édition) ; 1789-12 (date de la 1ère représentation à la Comédie Française)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/155

Notice créée le 10/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

OU

L'HEUREUX NAUFRAGE,

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE.

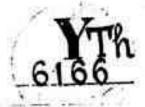
Représenté à la Comédie Françoise, en Décembre 1789.

Par Mme DE Gouges, Auteur des Vaux Forcés.

A PARIS,

CHEZ La veuve DUCHESNE, tue Saint-Jacques,
La veuve BAILLY, barrière des Sergens,
Et chez les Marchands de Nouveautés,

MARS 1792.



PREFACE.

DANS les siècles de l'ignorance les hommes se sont fait la guerre; dans le siècle le plus éclairé, ils veulent se détruire. Quelle est ensin la science, le régime, l'époque, l'âge ou les hommes vivront en paix? Les Savans peuvent s'appésantir & se perdre sur ces observations métaphysiques. Pour moi, qui n'ai étudié que les bons principes de la Nature, je ne définis plus l'homme, & mes connoissances sauvages ne m'ont appris à juger des choses que d'après mon ame. Aussi mes productions n'ont-elles que la couleur de l'humanité.

Le voilà enfin, ce Drame que l'avarice & l'ambition ont proscrit, & que les hommes justes approuvent. Sur ces diverses opinions quelle doit être la mienne? Comme Auteur, il m'est permis d'approuver cette production philantropique; mais comme témoin auriculaire des récits démasses des maux de l'Amérique, j'abhors

rerois mon Ouvrage, si une main invisible n'est opéré cette révolution à laquelle je n'ai participé en rien que par la
prophétie que j'en ai faite. Cependant on
me blâme, on m'accuse sans connoître
même l'Esclavage des Noirs, reçu en
1783 à la Comédie Françoise, imprimé
en 1786, & représenté en Décembre
1789. Les Colons, à qui rien ne costoit
pour assouvir leur cruelle ambition, gagnèrent les Comédiens, & l'on assure....
que l'interception de ce Drame n'a pas nui
à la recette; mais ce n'est point le procès
des Comédiens ni des Colons que je veux
faire, c'est le mien.

Je me dénonce à la voix publique; me voilà en état d'arrestation: je vais moimeme plaider ma cause devant e Tribunal auguste, frivole.... na redoutable. C'est au scrutin des conciences que je vais livrer mon proces; c'est à la pluralité des voix que je vais le perdre ou le gagner.

L'Auteur, ami de la vérité, l'Auteur qui n'a d'autre intérêt que de rappeller les hommes aux principes bienfaisans de la Nature, qui n'en respecte pas moins les loix, les convenances sociales, est toujours un mortel estimable, & si ses écrits ne produisent pas tout le bien qu'il s'en étoit promis, il est à plaindre plus qu'à blâmer.

Il m'est donc important de convaincre le Public & les détracteurs de mon Ouvrage, de la purcté de mes maximes. Cette production peut manquer par le talent, mais non par la morale. C'est à la faveur de cette morale que l'opinion doit revenir sur mon compte.

Quand le Public aura lu ce Drame, conçu dans un tems où il devoit paroître un Roman tiré de l'antique féérie, il reconnoîtra qu'il est le tableau sidèle de la situation actuelle de l'Amérique. Tel que ce Drame sut approuvé sous le despotisme de la presse, je le donne aujourd'hui sous l'an quatrième de la liberté. Je l'offre au Public comme une pièce authentique & nécessaire à ma justification. Cette production est elle incendiaire? non, Prés

(4)

Sente-t-elle un caractère d'insurrection? non. A-t-elle un but moral? oui fans doute. Que me veulent donc ces Colons pour parler de moi avec des termes si peu ménagés? Mais ils sont malheureux, je les plains, & je respecterai leur déplorable fort; je ne me permettrai pas même de leur rappeller leur inhumanité : je me permettrai seulement de leur citer tout ce que j'ai écrit pour leur conserver leurs propriétés & leurs plus chers intérêts : ce Drame en est une preuve.

C'est à vous, actuellement, esclaves, hommes de couleur, à qui je vais parler; j'ai peut-être des droits incontestables pour blâmer votre férocité : cruels, en imitant les tyrans, vous les justifiez. La plupart de vos Maîtres étoient humains & bienfaisans, & dans votre aveugle rage vous ne distinguez pas les victimes innocentes de vos persécuteurs. Les hommes n'étoient pas nés pour les fers, & vous prouvez qu'ils sont nécessaires. Si la force majeure est de votre côté, pourquoi exercer toutes les fureurs de vos brûlantes contrées? Le poison, le fer, les poignards, l'invention des supplices les plus barbares & les plus atroces ne vous coûtent rien, dit -on. Quelle cruauté! quelle inhumanité! Ah! combien vous faites gémir ceux qui vouloient vous préparer, par des moyens tempérés, un sort plus doux, un sort plus digne d'envie que tous ce avantages illufoires avec letquels vous ont égarés les auteurs des calamités de la France & de l'Amérique. La tyrannie vous fuivra, comme le crime s'est attaché à ces hommes pervers. Rien ne pourra vous accorder entre vous. Redoutez ma prédiction, vous favez si elle est fondée sur des bases vraies & folides. C'est d'après la raison, d'après la justice divine, que je prononce mes oracles. Je ne me rétracte point : j'abhorre vos Tyrans, vos cruautés me font horreur.

Ah! si mes conseils vont jusqu'à vous, si vous en reconnoissez tout l'avantage, j'ose croire qu'ils calmeront vos esprits indomptés, & vous rameneront à une concorde indispensable au bien de la Colonie & à vos propres intérêts. Ces intérêts no

consistent que dans l'ordre social, vos droits dans la s'agesse de la Loi; cette Loi reconnoît tous les hommes frères; cette Loi auguste que la cupidité avoit plongée dans le chaos est ensin sortie des ténèbres. Si le sauvage, l'homme séroce la méconnoît, il est sait pour être chargé de sers & dompté comme les brutes.

Esclaves, gens de couleur, vous qu' vivez plus près de la Nature que les Européens, que vos Tyrans, reconnoissez donc ses douces loix, & faites voir qu'une Nation éclairée ne s'est point trompée en vous traitant comme des hommes & vous rendant des droits que vous n'eûtes jamais dans l'Amérique. Pour vous rapprocher de la justice & de l'humanité, rappellez-vous, & ne perdez jamais de vue, que c'est dans le sein de votre Patrie qu'on vous condamne à cette affreuse servitude, & que ce sont vos propres parens qui vous mènent au marché : qu'on va à la chasse des hommes dans vos assreux climats, comme on va ailleurs à la chasse des animaux. La véritable Philosophie de l'homme éclairé le porte à arracher son semblable du sein d'une horrible situation primitive où les hommes non-seulement se vendoient, mais où ils se mangeoient encore entr'eux. Le véritable homme ne considère que l'homme. Voilà mes principes, qui diffèrent bien de ces prétendus défenseurs de la Liberté, de ces boutefeux, de ces esprits incendiaires qui prêchent l'égalité, la liberté, avec toute l'autorité & la férocité des Despotes. L'Amérique, la France, & peut - être l'Univers, devront leur chûte à quelques énergumènes que la France a produits, la décadence des Empires & la perte des arts & des sciences. C'est peut-être une sune ste vérité. Les hommes ont vieilli, ils paroissent vouloir renaître, & d'après les principes de M. Briffot, la vie animale convient parfaitement à l'homme; j'aime plus que lui la Nature, elle a placé dans mon ame les loix de l'humanité & d'une lage égalité; mais quand je considère cette Nature, je la vois souvent en contradiction ayec fes principes, & tout m'y paroît

subordonné. Les animaux ont leurs Empires, des Rois, des Chefs, & leur règne est paisible; une main invisible & bienfaifante femble conduire leur administration. Je ne suis pas tout-à-fait l'ennemie des principes de M. Briffot, mais je les crois impraticables chez les hommes : avant lui j'ai traité cette matière. J'ai ôsé, après l'auguste Auteur du Contrat Social, donner le Bonheur Primitif de l'Homme, publié en 1789. C'est un Roman que j'ai fait, & jamais les hommes ne seront assez purs, assez grands pour remonter à ce bonheur primitif, que je n'ai trouvé que dans une heureuse fiction. Ah! s'il étoit possible qu'ils pussent y arriver, les loix fages & humaines que j'établis dans ce contrat focial, rendroient tous les hommes frères, le Soleil feroit le vrai Dieu qu'ils invoquerojent; mais toujours varians, le Contrat Social, le Bonheur Primitif & l'Ouvrage auguste de M. Brissot seront toujours des chimères, & non une utile instruction. Les imitations de Jean-Jacques sont défigurées dans ce nouveau régime,

que seroient donc celles de Mode Gouges & celles de M. Briffot? Il est aifé, même au plus ignorant, de faire des révolutions fur quelques cahiers de papier; mais, hélas ! l'expérience de tous les Peuples, & celle que font les François, m'apprennent que les plus favans & les plus fages n'établissent pas leurs doctrines sans produire des maux de toutes espèces. Voilà ce que nous offre l'histoire de tous les pays.

Je m'écarte du but de ma Préface, & le tems ne me permet pas de donner un libre cours à des raisons philosophiques. Il s'agissoit de justifier l'Esclavage des Noirs, que les odieux Colons avoient proscrit, & présenté comme un ouvrage incendiaire. Que le public juge & prononce, j'attends

PERSONNAGES.

ZAMOR, Indien inftruit.

MIRZA, jeune Indienne, amante de Zamer.

M. DE SAINT-FRÉMONT, Gouverneur d'une Ile dans l'Inde.

Mer DE SAINT-FRÉMONT, fon éponfe.

VALERE, Gentilhomme François, époux de Sophie.

SOPMIE, fille naturelle de M. de Saint-Frémont.

BETZI, Femme de Chambre de Mme de Saint-Frémont.

CAROLINE, Efclave.

UNINDIEN, Intendant des Efclaves de M. de Saint-Frémont.

AZOR, Valet de M. de Saint-Frémont.

M. DE BELFORT, Major de la Garnison.

UN JUGE.

UN DOMESTIQUE de M. de Saint-Frémont.

UN VIEILLARD INDIEN.

PLUSIEURS HABITANS INDIENS des

GRENADIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

La Scène se passe, au premier Alle, dans une Isle déserte; au second, dans une grande Ville des Indes, voisine de cette Isle, & au troissème, dans une Habitation proche cette Ville.



OU

L'HEUREUX NAUFRAGE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le rivage d'une Iste déserte, bordée & environnée de rochers escarpés, à travers lesquels on apperçoit la pleine mer dans le lointain. Sur un des côtés en avant est l'ouverture d'une cabanne entourée d'arbres fruitiers du climat : l'autre côté est rempli par l'entrée d'une forêt qui paroît impénétrable. Au moment où le rideau se lève, une tempéte agite les slots : on voit un navire qui vient se briser sur la côte. Les vents s'appaisent & la mer se calme peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE. ZAMOR, MIRZA.

ZAMOR.

DISSIPE tes frayeurs, ma chère Mirza; ce vaisseau n'est point envoyé par nos persécuteurs: autant que je puis en juger il est François. Hélas! il vient de se briser sur ces côtes, personne de l'équipage ne s'est sauvé.

MIRZA.

Zamor, je ne crains que pour toi; le supplice n'a rien qui m'essraie; je bénirai mon sort si nous terminons nos jours ensemble.

ZAMOR.

O ma Mirza! que tu m'attendris!

MIRZA.

Hélas! qu'as-tu fait? mon amour t'a rendu coupable. Sans la malheureuse Mirza tu n'aurois jamais sui le meilleur de tous les Maîtres, & tu n'aurois pas tué son homme de consiance.

ZAMOR.

Le barbare! il t'aima, & ce sut pour devenir ton tyran. L'amour le rendit séroce. Le tigre osa me charger du châtiment qu'il t'infligeoit pour n'avoir pas voulu répondre à sa passion effrénée. L'éducation que notre Gouverneur m'avoit sait donner ajoutoit à la sensibilité de mes mœurs sauvages, & me rendoit encore plus insupportable le despotisme affreux qui me commandoit ton supplice.

MIRZA.

Il falloit me laisser mourir; tu serois auprès de notre Gouverneur qui te chérit comme son enfant. J'ai causé tes malheurs & les siens.

ZAMOR.

Moi, te laisser périr! ah! Dieux! Eh! pourquoi me rappeller les vertus & les bontés de ce respectable Maître? J'ai sait mon devoir auprès de lui: j'ai payé ses biensaits, plutôt par la tendresse d'un sils, que par le dévouement d'un esclave. Il me croit coupable, & voilà ce qui rend mon tourment plus affreux. Il ne sait point quel monstre il avoit honoré de sa consiance. J'ai sauvé mes semblables de sa tyrannie; mais, ma chère Mirza, perdons un souvenir trop cher & trop suneste: nous n'avons plus de protesteurs que la Nature. Mère biensaisante! tu connois notre innocence. Non, tu ne nous abandonneras pas, & ces sieux déserts nous cacheront à tous les yeux.

MIRZA.

Le peu que je sais, je te le dois, Zamor; mais dis-moi pourquoi les Européens & les Habitans ont-ils tant d'avantage sur nous, pauvres esclaves? Ils sont cependant saits comme nous; nous sommes des hommes comme eux: pourquoi donc une si grande dissérence de leur espèce à la nôtre?

ZAMOR.

n'existe que dans la couleur; mais les avan-

tages qu'ils ont sur nous sont immenses. L'art les a mis au-dessus de la Nature : l'instruction en a fait des Dieux, & nous ne fommes que des hommes. Ils se servent de nous dans ces climats comme ils fe servent des animaux dans les leurs. Ils font venus dans ces contrées, se font emparés des terres, des fortunes des Naturels des Isles, & ces siers ravisseurs des propriétés d'un peuple doux & paisible dans ses soyers, firent couler tout le sang de ses nobles victimes, se partagèrent entr'eux ses dépouilles fanglantes, & nous ont faits esclaves pour récompense des richesses qu'ils ont ravies, & que nous leur conservons. Ce sont ces propres champs qu'ils moissonnent, semés de cadavres d'Habitans, & ces moissons sont aduellement arrofées de nos fueurs & de nos larmes. La plupart de ces maîtres barbares nous traitent avec une cruauté qui fait frémir la Nature. Notre espèce trop malheureuse s'est habituées à ces châtimens. Ils se gardent bien de nous instruire. Si nos yeux venoient à s'ouvrir, nous aurions horreur de l'état où ils nous ont réduits, & nous pourrions secouer un joug aussi cruel que honteux; mais est-il en notre pouvoir de changer notre fort? L'homme avili par l'esclavage a perdu toute fon énergie, & les plus abrutis d'entre nous

font les moins malheureux. J'ai témoigné toujours le même zèle à mon maître; mais je me suis bien gardé de saire connoître ma saçon de penser à mes camarades. Dieu! détourne le présage qui menace encore ce climat, amollis le cœur de nos Tyrans, & rends à l'homme le droit qu'il a perdu dans le sein même de la Nature.

MIRZA.

Que nous sommes à plaindre!

ZAMOR.

Peut-être avant peu notre sort va changer. Une morale douce & consolante a sait tomber en Europe le voile de l'erreur. Les hommes éclairés jettent sur nous des regards attendris : nous leur devrons le retour de cette précieuse liberté, le premier trésor de l'homme, & dont des ravisseurs cruels nous ont privés depuis si long-tems.

MIRZA.

Je serois bien contente d'être aussi instruite que toi; mais je ne sais que t'aimer.

ZAMOR.

Ta naiveté me charme; c'est l'empreinte de la Nature. Je te quitte un moment. Va

cueillir des fruits. Je vais faire un tour au bas de la côte pour y rassembler les débris de ce nausrage. Mais, que vois-je! une semme qui lutte contre les slots! Ah! Mirza, je vole à son secours. L'excès du malheur doit-il dispenser d'être humain? (Il descend du côté du rocher.)

SCÈNE II.

MIRZA, feule.

ZAMOR va sauver cette infortunce! Puis-je ne pas adorer un cœur si tendre, si compâtissant? A présent que je suis malheureuse, je sens mieux combien il est doux de soulager le malheur des autres. (Elle sort du côté de la sorêt.)

SCĖNE III.

VALERE, seul, entre par le côté opposé à celui où Mirza est sortie.

RIEN ne paroît sur les vagues encore émues.
O ma semme! tu es perdue à jamais! Eh!
pourrois-je te survivre? Non: il saut me réunir
à toi. J'ai recueilli mes sorces pour te sauver la
vie,

vie, & j'ai seul échappé à la sureur des stots. Je ne respire qu'avec horreur: séparé de toi, chaque instant redouble mes peines. En vain je te cherche, en vain je t'appelle: Ta voix retentit dans mon cœur, mais elle ne srappe pas mon oreille. Je te suis. (Il descend avec peine & tombe au fond du Théâtre appuyé sur une roche.) Un nuage épais couvre mes yeux, ma sorce m'abandonne! Grand Dieu, accordemoi celle de me traîner jusqu'à la mer! Je ne puis plus me soutenir. (Il reste immobile d'émpuisement.)

SCENE IV.

VALÈRE, MIRZA.

MIRZA, accourant & appercevant Valère.

AH! Dieu! Quel est cet homme? S'il venoit pour se saisir de Zamor & me séparer de lui! Hélas! que deviendrois-je? Mais, non, il n'a peut-être pas un si mauvais dessein; ce n'est pas un de nos persécuteurs. Je souffre.... Malgré mes craintes, je ne puis m'empêcher de le secourir. Je ne puis plus long-tems le voir en cet état. Il a l'air d'un François. (A Valère.) Monsieur, Monsieur le François...

1 14 141

60 100 20

Il ne répond point. Que faire? (Elle appelle.)
Zamor, Zamor, (Avec réflexion.) Montons fur le rocher pour voir s'il vient. (Elle y court & en redescend aussi-tôt.) Je ne le vois pas. (Elle revient à Valère.) François, François, réponds-moi? Il ne répond pas. Quels se-cours puis-je lui donner? Je n'ai rien, que je suis malheureuse! (Prenant le bras de Valère & lui frappant dans la main.) Pauvre étranger, il est bien malade, & Zamor ne revient pas: il a plus de force que moi; mais allons chercher dans notre cabanne de quoi le faire revenir. (Elle sort.)

SCÈNE V.

VALÈRE, ZAMOR, SOPHIE.

ZAMOR, entrant du côté du rocher, & portant sur ses bras Sophie qui paroit évanouie, vétue d'une robe blanche à la lévite, avec une ceinture & les cheveux épars.

REPRENEZ vos forces, Madame, je ne suis qu'un esclave Indien, mais je vous donnerai du secours. S O P H I E, d'une voix expirante.

Qui que vous soyiez, laissez-moi. Votre pitié m'est plus cruelle que les stots. J'ai perdu ce que j'avois de plus cher. La vie m'est odieuse. O Valère! O mon époux! qu'es-tu devenu?

V A L É R E.

Quelle voix se fait entendre? Sophie!

SOPHIE, l'apperçoit.

Que vois-je..... C'est lui!

VALERE, se levant & tombant aux pieds de Sophie.

Grand Dieu! vous me rendez ma Sophie!

O chère épouse! objet de mes larmes &
de ma tendresse! Je succombe à ma douleur
& à ma joie.

SOPHIE.

Providence divine! tu m'as fauvée! achève ton ouvrage, & rends moi mon père.

10

* 47.00 a lateral

S.CENE VI.

NALÈRE, ZAMOR, SOPHIE, MIRZA, apportant des fruits & de l'euu; elle entre en courant, & surprise de voir une semme, elle s'arrête.

ZAMOR.

APPROCHE, Mirza, ne crains rien. Ce font deux infortunés comme nous; ils ont des droits sur notre ame.

VALÈRE.

Etre compâtissant à qui je dois la vie & celle de mon épouse! tu n'es point un Sauvage; tu n'en as ni le langage ni les mœurs. Es-tu le maître de cette Isse?

ZAMOR.

Non, mais nous l'habitons seuls depuis quelques jours. Vous me paroissez François. Si la société d'esclaves ne vous semble pas méprisable, c'est de bon cœur qu'ils partageront avec vous la possession de cette Isle, & si le dessin le veut, nous sinirons nos jours ensemble.

SOPHIE, à Valère.

Que ce langage m'intéresse! (Aux Esclaves.) Mortels généreux, j'accepterois vos

:. . .

ostres, si je n'allois plus loin chercher un père que peut-être je ne retrouverai jamais! Depuis deux ans que nous errons sur les mers, nous n'avons pu le découyrir.

VALERE.

Eh bien ! restons dans ces lieux : acceptons pour quelque - tems l'hospitalité de ces Indiens, & sois persuadée, ma chère Sophie, qu'à sorce de persévérance nous découvrirons l'auteur de tes jours dans ce Continent.

SOPHIE.

Cruelle destinée! nous avons tout perdu, comment continuer nes recherches?

VALERE.

Je partage ta peine. (Aux Indiens.) Généreux mortels, ne nous abandonnez pas.

MIR 7. A.

Nous, yous abandonner! Jamais, non, jamais.

ZAMOR.

Oui, ma chère Mirza, consolons-les dans leurs insortunes. (A Valère & à Sophie.) Reposez-vous sur moi; je vais parcourir tous les environs du rocher: si les pertes que vous avez saites sont parmi les débris du vaisseau.

. В з

.

je vous promets de vous les apporter. Entrez dans notre cabane, Étrangers malheureux; vous avez besoin de repos; je vais tâcher de rendre le calme à vos esprits agités.

SOPHIE.

Mortels compâtissans, que de graces nous avons à vous rendre! vous nous avez sauvé la vie, comment m'acquitter jamais envers vous?

ZAMOR.

Vous ne me devez rien, en vous secourant je ne sais qu'obéir à la voix de mon cœur, (Il fort.)

SCÈNE VII.

MIRZA, SOPHIE, VALERE,

MIRZA, à Sophie.

JE vous aime bien, quoique vous ne soylez pas esclave. Venez, j'aurai soin de vous. Donnez-moi votre bras. Ah! la jolie main, quelle dissérence avec la mienne! Asséyons-nous ici. (Avec gaieté.) Que je suis contente d'être avec vous! Vous êtes aussi belle que la semme de notre Gouverneur.

SOPHIE.

Oui? vous avez donc un Gouverneur dans : cette Isle?

VALERE.

Il me semble que vous hous avez dit que vous l'habitiez seule?

MIRZA, avec franchife.

Oh! c'est bien vrai, & Zamor ne vous a point trompés. Je vous ai parlé du Gouverneur de la Colonie, qui n'habite pas avec nous. (A part.) Il faut prendre garde à ce que je vais dire; car s'il savoit que Zamor a tué un blanc, il ne voudrost pas rester avec nous.

SOPHIE, a Valere.

Son ingénuité m'enchante; la physionomie est douce; & prévient en la faveur.

VALERE,

Je n'ai pas vu de plus jolic Négresse.

MIRZA

Vous vous moquez, je ne suis pas cependant la plus jolie; mais, dites-moi, les Françoises sont-elles toutes aussi belles que vous? Elles doivent l'être, car les François sont tous bons, & yous n'êtes pas esclaves.

B 4

VALÈRE.

Non, les François voient avec horreur l'efclavage. Plus libres un jour ils s'occuperont d'adoucir votre sort.

MIRZA, avec surprife.

Plus libres un jour, comment, est-ce que vous ne l'êtes pas?

VALERE.

Nous sommes libres en apparence, mais nos fers n'en sont que plus pesans. Depuis plusieurs siècles les François gémissent sous le despotisme des Ministres & des Courtisans. Le pouvoir d'un seul Maître est dans les mains de mille Tyrans qui soulent son Peuple. Ce Peuple un jour brisera ses fers, & reprenant tous ses droits écrits dans les loix de la Nature, apprendra à ces Tyrans ce que peut l'union d'un peuple trop long-tems opprimé, & éclairé par une saine philosophie.

MIRZA.

Oh! bon Dieu! Il y a donc partout des

SCÈNE VIII.

ZAMOR, fur le rocher, SOPHIE, VALERE, MIRZA.

ZAMOR.

C'en est fait, malheureux Étrangers! vous n'avez plus d'espoir. Une vague vient d'engloutir le reste de l'équipage avec toutes vos espérances.

SOPHIE.

Hélas! qu'allons-nous devenir?

VALÈRE.

Un vaisseau peut aborder dans cette Isle.

ZAMOR.

Vous ne connoissez pas, malheureux Étrangers, combien cette côte est dangereuse. Il n'y a que des insortunés comme Mirza & moi, qui aient osé s'enapprocher & vaincre tout péril pour l'habiter. Nous ne sommes cependant qu'à deux lieues d'une des plus grandes villes de l'Inde; ville que je ne reverrai jamais à moins que nos tyrans ne viennent nous arracher d'un pour nous saire éprouver le supplice auquel nous sommes condamnés.

26 L'ESCLAVAGE DES NOIRS, Sophie,

Le supplice!

VALÈRE.

Quel crime avez-vous commis l'un & l'autre? Ah! je le vois; vous êtes trop instruit pour un esclave, & votre éducation a sans doute coûté cher à celui qui vous l'a donnée.

ZAMOR.

Monsieur, n'ayez point sur moi les préjugés de vos semblables. J'avois un Maitre qui m'étoit cher; j'aurois sacrissé ma vie pour prolonger ses jours; mais son Intendant étoit un monstre dont j'ai purgé la terre. Il aima Mirza; mais son amour sut méprisé. Il apprit qu'elle me préséroit, & dans sa fureur il me sit éprouver des traitemens affreux; mais le plus terrible sut d'exiger de moi que je devinsse l'instrument de sa vengeance contre ma chère Mirza. Je rejettai avec horreur une pareille commission. Irrité de ma désobéissance, il courut sur moi l'épée nue; j'évitai le coup qu'il vouloit me porter; je le désarmai, & il tomba mort à mes pieds. Je n'eus que le tems d'enlever Mirza & de suir avec elle dans une chaloupe.

SOPHIE.

Que je le plains, ce malheureux! Quoiqu'il ait commis un meurtre, son meurtre me paroit digne de grace.

VALÈRE.

Je m'intéresse à leur sort, ils m'ont rappellé à la vie, ils ont sauvé la tienne : je les désendrai aux dépens de mes jours. J'irai moi-même voir son Gouverneur : S'il est François, il doit être humain & généreux.

ZAMOR.

Oui, Monsieur, il est François, & le meil-

M 1 . R Z A.

Ah! si tous les Colons lui ressembloient, nous serions moins malheureux,

ZAMOR.

Je sus à lui dès l'age de huit ans, il sa plaisoit à me saire instruire, & m'aimoit comme si j'eusse été son sils; car il n'en a jamais eu, ou peut-être en est-il privé; il semble regretter quelque chose. On l'entend quelquesois soupirer; surement il s'efforce de cacher quelque grand chagrin. Je l'ai surpris souvent versant des larmes; il adore sa semme, & elle le paie bien de retour. S'il ne dépendoit que de lui, j'aurois ma grace; mais il saut un exemple. Il n'y a point de pardon à espérer pour un esclave qui a levé la main sur son Commandeur.

SOPHIE, à Valère.

Je ne sais pourquoi ce Gouverneur m'intéresse. Le récit de ses chagrins oppresse mon cœur.; il est généreux, clément: il peut vous pardonner. J'irai moi-même me jetter à ses pieds. Son nom? Si nous pouvions sortir de cette Isle.

ZANOR

Il se nomme Monsieur de Saint-Frémont.

SOPHIE.

Hélas! ce nom ne m'est point connu; mais n'importe, il est François: il m'entendra, & j'est ère le stéchir. (A Valère.) Si avec la chaloupe qui les a sauvés, nous pouvions nous conduire au port, il n'y a point de péril que je n'affronte pour les désendre.

VALRE.

Je t'admire, ma chère Sophie! j'approuve ton dessein: nous n'avons qu'à nous rendre auprès de leur Gouverneur. (Aux Esclaves.) Mes amis, cette démarche nous acquitte soiblement envers vous. Heureux si nos prières & nos larmes touchent votre généreux Maître! Partons, mais que vois-je? des esclaves qui nous examinent & qui viennent avec précipitation vers nous. Ils apportent des chaînes.

SOPHIE.

Malheureux, vous étes perdus!

Zamor, se retourne, & voyant les Esclaves.

Mirza, c'en est fait! nous sommes découverts.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN INDIEN, plusieurs Esclaves qui descendent du rocher en courant.

L'INDIEN, à Zamor.

Schlerat! enfin, je te trouve; tu n'échapperas pas au supplice.

MIRZA.

Qu'on me fasse mourir avant lui!

ZAMOR.

O ma chère Mirza!

L'INDIEN.

Qu'on les enchaîne.

VALÈRE.

Monsieur, écoutez nos prières! Qu'allezvous faire de ces Esclaves?

L'INDIEN.

Un exemple terrible.

SOPHIE.

Vous les emmenez pour les faire mourir? Vous nous ôterez plutôt la vie, avant de les arracher de nos bras.

VALERE

Que fais-tu? ma chère Sophie! Nous pouvons tout espérer de l'indulgence du Gouverneur.

L'INDIEN.

Ne vous en flattez pas. Monsieur le Gouverneur doit un exemple à la Colonie. Vous ne connoissez point cette maudite race; ils nous égorgeroient sans pitié si la voix de l'humanité nous parloit en leur saveur. Voilà ce qu'on doit toujours attendre même des Esclaves qu'on instruit. Ils sont nés pour être sauvages, & domptés comme les animaux.

SOPHIE.

Quel affreux préjugé! La Nature ne les a point faits Esclayes; ils sont hommes comme yous.

L'INDIEN.

Quel langage tenez yous-là, Madame?

SOPHIE.

Le même que je tiendrois à votre Gouverneur. C'est par reconnoissance que je m'intéresse à ces insortunés, qui connoissent mieux que vous les droits de la pitié, & celui dont vous tenez la place étoit sans doute un homme atroce.

ZAMOR.

Ah! Madame, cessez de le prier; son ame est endurcie & ne connoît point l'humanité. Il est de son emploi de signaler tous les jours cette rigueur. Il croiroit manquer à son devoir, s'il ne la poussoit pas jusqu'à la cruauté.

L'INDIEN.

Malheureux!

ZAMOR.

Je ne te crains plus. Je connois mon fort & je le fubirai.

SOPHIE.

Que leur malheur les rend intéressans! Que ne serois-je point pour les sauver!

VALÈRE, à l'Indien.

Emmenez-nous, Monsieur, avec eux. Vous nous obligerez de nous retirer d'ici. (A part.) J'espère ficchir le Gouverneur.

L'INDIEN.

J'y confens avec plaisir, d'autant plus que le danger pour sortir de cette lise n'est pas le même que pour y arriver.

VALBR. B

Mais, Monsieur, comment avez-vous pur y aborder?

L'INDIEN

J'ai tout risqué pour le bien de la Colonie. Voyez s'il est possible de leur faire grace. Nous ne sommes plus les Maîtres de nos Esclaves. Les jours de notre Gouverneur sont peut-être en danger, & ces deux misérables ne seront pas plutôt punis, que le calme renaîtra dans les habitations. (Aux Nègres...) Nègres, qu'on tire le canon, & que le signal convenu annonce au Fort que les criminels sont pris.

ZAMOR.

'Allons, Mirza, allons mourir.

MIRZA.

'Ah! Dieu! je suis cause de ta mort.

ZAMOR.

ZAMOR.

La bonne action que nous avons faite en fauvant ces Étrangers jettera quelques charmes fur nos derniers momens, & nous goûterons au moins la douceur de mourir ensemble.

On emmène Zamor & Mirza; les autres personnages les suivent, & tous vont s'embarquer. Un instant après on voit passer le navire qui les porte.

Fin du premier Ade.

ACTE II.

Le Théâtre change & représente un Salon de Compagnie meublé à l'Indienne.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETZI, AZOR.

BETZI.

EH bien, Azor, que dit-on de Mirza & de Zamor? On les fait chercher par-tout.

AZOR.

On parle de les faire mourir sur le rocher de l'habitation; je crois même qu'on fait les préparatifs de leur supplice. Je tremble qu'on ne les trouve.

B B T Z I.

Mais, Monsieur le Gouverneur peut leur faire grace. Il en est le maître.

AZOR.

Il saut que cela soit impossible; car il aime Zamor, & il dit qu'il n'a jamais eu à se plaindre de lui. Toute la Colonie demande leur mort, & il ne peut la resuser sans se compromettre.

BETZI.

Notre Gouverneur n'étoit point fait pour être un tyran.

AZOR.

Comme il est bon avec nous! Tous les François sont de même; mais les Naturels du pays sont bien plus cruels.

BETZI.

L'on m'a assiré que dans les premiers tems nous n'étions pas esclaves.

AZOR.

Tout nous porte à le croire. Il y a encore des climats où les Nègres sont libres.

BETZI.

Qu'ils sont heureux!

AZOR.

Ah! nous sommes bien à plaindre.

B E T Z 1.

Et personne ne prend notre désens ! On nous désend même de prier pour nos semblables.

C 2

AZOR.

Hélas! le père & la mère de la malheureuse Mirza seront témoins du supplice de leur sille.

BETZI.

Quelle férocité!

AZOR.

Voilà comme on nous traite.

BET 2 1.

Mais, dis-moi, Azor, pourquoi Zamor a-t-il tuć l'Intendant?

AZOR.

On m'a assuré que c'étoit par jalousie. Tu sais bien que Zamor étoit l'amant de Mirza.

B E T Z I.

Oui, c'est toi qui me l'as appris.

AZOR.

Le Commandeur l'aimoit aussi.

BETZI.

Mais il ne devoit point le tuer pour cela.

λzor.

.. Il est yrai.

8 0

BETZI.

Il y avoit d'autre raisons.

AZOR.

Cela se peut bien, mais je les ignore.

BETZI.

Si on pouvoit les faire échapper, je suis sure que Monsieur & Madame de St-Frémont n'en seroient pas fâchés.

A 2 O R.

Je le crois bien, mais ceux qui les serviroient s'exposeroient beaucoup.

BET 2 1.

Sans doute; mais il n'y auroit pas punition de mort.

AZOR.

Peut-être, je sais bien toujours que je ne m'y exposerois pas.

BETZI.

Il faudroit du moins parler à leurs amis; ils pourroient gagner les autres efclayes. Ils aiment tous Zamor & Mirza.

AZOR.

On parle de faire mettre le régiment fous

C 3

BRTZI.

Il n'y a plus d'espoir.

A 7. O R.

Nous devons au contraire, pour le bien de nos camarades, les exhorter à l'obéissance.

BETZI.

Tu as raison: sais-le si tu peux, car je n'en aurois jamais la force.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CORALINE.

CORALINE, en courant.

O mes chers camarades! quelle mauvaise nouvelle je viens vous apprendre! On assure qu'on a entendu le canon & que Zamor & Mirza sont pris.

AZOR.

Allons donc, cela n'est pas possible, Co-

B R T 2 1.

Grand Dieu !

CORALINE.

J'étois sur le port au moment qu'on annonçoit cette malheureuse nouvelle. Plusieurs Colons attendoient avec impatience un naviro qu'on découvroit dans le lointain. Il est ensin entré au port, & aussi-tôt tous les habitans l'ont entouré, & moi, toute tremblante, je me suis ensuie. Pauvre Mirza! malheureux Zamor! nos tyrans ne leur seront pas grace.

AZOR.

Oh! je t'en réponds bien; ils seront bientôt morts.

BETZL

Sans être entendus ? sans être jugés ?

CORALINE.

Jugés! il nous est désendu d'être innocens & de nous justifier.

A Z O R.

Quelle générosité! & on nous vend pardessus au marché comme des bœuss.

B & T Z 1.

Un commerce d'hommes! O Ciel! l'humanité répugne.

A Z O R.

C'est bien vrai, mon père & moi avons été achetés à la Côte de Guinée.

CORALINE.

Bon, bon, monpauvre Azor, va, quelque soit notre déplorable sort, j'ai un presentiment que nous ne serons pas toujours dans les sers, & peut-être avant peu.....

AZOR.

Eh bien! qu'est ce que nous verrons? Serons nous maîtres à notre tour?

CORALINE.

Peut-être; mais non, nous serions trop méchans. Tiens, pour être bon, il ne saut être ni maître ni esclave.

A 2 O. R.

Ni maître, ni esclave; oh! oh! & que veux-tu donc que nous soyons? Sais-tu, Coraline, que tu ne sais plus ce que tu dis, quoique nos camarades assurent que tu en sais plus que nous?

CORALINE.

Va, va, mon pauvre garçon, si tu savois ce que je sais! J'ai lu dans un certain Livre, que pour être heureux il ne salloit qu'être

libre & bon Cultivateur. Il ne nous manque que la liberté, qu'on nous la donne, & tu verras qu'il n'y aura plus ni maîtres ni efclaves.

AZOR.

Je ne t'entends pas.

Вктит.

Ni moi non plus.

CORALINE.

Mon Dieu, que vous êtes bons l'un & l'autre! Dites-moi, Zamor n'avoit-il pas sa liberté? A-t-il pour cela voulu quitternotre bon Maître; nous serons tous la même chose. Que les Maîtres donnent la liberté, aucun Esclaye ne quittera les atteliers. Insensiblement les plus sauvages d'entre nous s'instruiront, reconnoitront les loix de l'humanité & de la justice, & nos supérieurs trouveront dans notre attachement, dans notre zèle, la récompense de ce biensait.

AZOR.

Tu parles comme un homme! Je crois entendre M. le Gouverneur..... Oh! qu'il faut avoir de l'esprit pour retenir tout ce que les autres disent. Mais, voici Madame.

BETTI

Voici Madame, taisons-nous. |

CORALINE.

Il ne faut pas dire à Madame que l'on craint que Zamor ne soit pris. Cela lui seroit trop de peine.

AZOR.

Oh! oui.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE ST-FRÉMONT.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

M Es enfans, j'ai besoin d'être seule. Laissez moi, & n'entrez point que je ne vous appelle, ou que vous n'ayez quelque nouvelle à m'annoncer. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Mie de Saint-Frémont, feule.

Mon époux est sorti pour cette malheureuse affaire : il est allé dans une des habitations où l'on demandoit sa présence. Depuis cette ca-

tastrophe la révolte règne dans l'esprit de nos esclaves. Tous soutiennent que Zamor est innocent, & qu'il n'a tué le Commandeur que parce qu'il s'y est vu forcé; mais les Colons se sont réunis pour demander la mort de Mirza & de Zamor, & on les fait chercher par-tout. Mon mari voudroit bien faire grace à Zamor, quoiqu'il ait prononcé son arrêt, ainsi que celui de la pauvre Mirza, qui doit périr avec son amant. Hélas! l'attente de leur supplice me jette dans une tristesse prosonde. Je ne suis donc pas née pour être heureuse! En vain je suis adorée de mon époux : mon amour ne peut vaincre la mélancolie qui le consume. Depuis plus de dix ans il soussire, & je ne puis deviner la cause de sa douleur. C'est le seul de ses secrets dont je ne sois pas dépositaire. Il faut, lorsqu'il sera de retour, que je redouble d'efforts pour le lui arracher. Mais je l'entends.

SCENE V.

Mme DE SAINT-FRÉMONT, M. DE SAINT-FRÉMONT.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

EH bien! mon ami, votre présence a-t-elle dissipé cette sermentation?

M. DE SAINT - FRÉMONT.

Tous mes esclaves sont rentrés dans leur devoir; mais ils me demandent la grace de Zamor. Cette assaire est bien délicate, (Apart.) & pour comble de malheurs, je viens de recevoir de France des nouvelles qui me déchirent le cœur.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Que dis-tu, mon ami, tu sembles te faire des re; roches. Ah! si tu n'es coupable qu'envers moi, je te pardonne tout pourvu que ton cœur me reste. Tu détournes les yeux; je vois couler tes larmes. Ah! mon ami, je n'ai plus votre consiance; je vous deviens importune; je vais me retirer.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Toi, me devenir importune! jamais, jamais. Ah! si j'avois pu m'écarter de mon devoir, ta seule douceur me rameneroit à tes pieds, & tes grandes vertus me rendroient encore plus amoureux de tes charmes.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Mais tu me caches un secret ennui. Avoue-le moi. Tes soupirs étoussés me le sont soupconner. La France te sut chère; c'est ta Patrie.... Peut-être une inclination....

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Arrête, arrête, chère épouse, & ne viens point r'ouvrir une plaie qui s'étoit sermée auprès de toi. Je crains de t'assliger.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Si je te sus chère, il faut m'en donner une preuve.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Laquelle exiges-tu?

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Celle de me révéler les causes de ton affliction.

M. DE SAINT - FRÉMONT

Tu le yeux?

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Je l'exige; fais - toi pardonner, par cette complaisance, ce secret que tu m'as gardé si long-tenu.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

l'obéis. Je suis d'une Province où des loix injustes & inhumaines privent les enfans cadets du partage égal que la Nature donne aux enfans nés du même père & de la même mère. l'étois le plus jeune de sept; mes parens m'envoyèrent à la Cour pour y demander de l'emploi; mais comment aurois-je pu réuffir dans un pays où la vertu est une chimère, & où l'on n'obtient rien sans intrigue ni bassesse. Cependant, j'y fis la connoissance d'un brave Gentilhomme Écossois qui y étoit venu dans le même dessein. Il n'étoit pas riche, & avoit une fille au Couvent : il m'y mena. Cette entrevue nous devint suneste à tous les deux. Le père, au bout de quelques mois, partit pour l'armée : il me recommanda d'aller voir fafille, & dit même qu'on pouvoit me la confier quand elle voudroit fortir. Ce brave ami, ce bon père, ne prévoyoit pas lessuites que son imprudence occasionna. Il sut tué dans une bataille. Sa fille resta seule dans le monde, fans parens & fans connoissances. Elle ne voyoit que moi, & paroissoit ne désirer que ma présence. L'amour me rendit coupable : Épargne-moi le reste: je sis le serment d'être son époux; voilà mon crime.

DRAME.

47

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Mais, mon ami, vous êtes-vous déterminé vous-même à l'abandonner?

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Qui, moi? avoir abandonné une femme si intéressante? Ah! la plus longue absence ne me l'auroit jamais fait oublier. Je ne pouvois l'épouser sans le consentement de tous mes parens. Elle devint mère d'une sille. On découvrit notre liaison; je sus éloigné. On obtint pour moi un brevet de Capitaine dans un régiment qui partoit pour l'Inde, & l'on me fit embarquer. Peu de tems après on me donna la fausse nouvelle que Clarisse étoit morte, & qu'il ne me restoit que ma sille. Je te voyois tous les jours; ta présence affoiblit avec le tems L'impression que l'image de Clarisse saisoit encore sur mon cœur. Je sollicitai ta main, tu acceptas mes vœux, & nous fûmes unis; mais s par un raffinement de barbatie, le cruel parent qui m'avoit trompé m'apprit que Clarisse vivoit encore.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Hélas! à quel funeste prix j'ai le bonheur d'être ton épouse! mon ami, tu es plus malheureux que coupable. Clarisse elle-même te

pardonneroit, si elle étoit témoin de tes remords. Il faut faire les plus vives recherches, pour que ton bien & le mien puissent l'acquitter envers ces insortunés. Je n'ai point d'autres parens que les tiens. Je fais ta sille mon héritière; mais ton cœur est un trésor qu'il n'est pas en mon pouvoir de céder à une autre.

M. DE SAINT-FREMONT.

Ah! digne épouse, j'admire tes vertus. Hélas! je ne vois que Clarisse qui sut capable de les imiter. C'est donc aux deux extrémités du monde que j'étois destiné à rencontrer ce que le sèxe a de plus vertueux & de plus aimable!

Mme DE SAINT-FREMONT.

Tu mérites une compagne digne de toi; mais, mon ami, songe qu'en t'unissant avec moi tu consentis à prendre le nom de mon père, qui, en te donnant son nom, n'avoit d'autre but que de te céder sa place comme à son sils adoptis. Il saut écrire à tes parens, sur-tout à tes plus sidèles amis, qu'ils fassent de nouvelles recherches, & qu'ils nous donnent promptement des nouvelles de ces infortunés. Je crois, mon ami, que j'aurai la force de m'éloigner de vous pour aller chercher.

cher moi-même celle à qui vous avez donné le jour. Je sens que j'ai déjà pour elle des entrailles de mère; mais en même-tems je srémis! O mon ami, mon ami! s'il falloit me séparer de vous! Si Clarisse t'arrachoit de mes bras!... Ses malheurs, ses vertus, ses charmes.... Ah! pardonne, pardonne à mon désespoir, pardonne-moi, cher époux, tu n'es pas capable de m'abandonner & de saire deux victimes pour une.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Chère épouse! O moitié de moi-même! Cesse de déchirer ce cœur déjà trop assligé. Clarisse ne vit plus sans doute, puisque depuis deux ans on me fait repasser tous les sonds que j'envoie en France pour elle & pour ma sille. On ignore même ce qu'elles sont devenues. Mais l'on vient; nous reprendrons cette conversation.

SCÈNE VI.

M. ET M. DE SAINT-FRÉMONT, UN JUGE.

LE JUGE.

Monsieur, je viens vous apprendre que les criminels sont pris.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Comment! sitôt! le tems auroit pu essacer leur crime.

M. DE SAINT-FRÉMONT, affligé.

Quel affreux exemple je suis obligé de donner!

LE JUGE.

Rappellez-vous, Monsieur, dans cette circonstance la disgrace de votre beau-père. Il fut contraint de quitter sa place pour l'avoir exercée avec trop de bonté.

M. DE SAINT-PRÉMONT, à part.

Malheureux Zamor, tu vas périr! je n'ai donc élevé ton enfance que pour te voir un jour traîner au supplice. (Haut.) Que mes soins lui deviennent surrites! si je l'avois

laissé dans ses mœurs sauvages, il n'auroit peut être pas commis ce crime. Il n'avoit point dans l'ame des inclinations vicieuses. L'honnêteté & la vertu le distinguoient dans le sein de l'esclavage. Elevé dans une vie simple & laborieuse, malgré l'instruction qu'il avoit reçue, il n'oublioit jamais son origine. Qu'il me seroit doux de pouvoir le justifier! Comme simple habitant, j'aurois pu peut-être adoucir son arrêt; mais, comme Gouverneur, je suis sorcé de le livrer à toute la rigueur des loix.

LE JUGE.

Il est nécessaire qu'on exécute sur-le-champ leur arrêt, d'autant plus que deux Européens ont excité une révolte générale parmi les Es-claves. Ils ont dépeint votre Commandeur comme un monstre. Les Esclaves ont écouté avec avidité ces discours séditieux, & toss ont promis de ne point exécuter les ordres qui leur ont été donnés.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Quels font ces étrangers?

LE JUGE.

Ce sont des François qu'on a trouvés sur la côte où ces criminels s'étoient résugiés. Ils prétendent que Zamor leur a conservé la vie.

D 2

M. DE SAINT-FREMONT.

Hélas! ces malheureux François fans doute ont fait naufrage, & la reconnoillance a produit seule ce zèle indiscret.

LR Jugt.

Vous voyez, Monsieur le Gouverneur, qu'il n'y a point de tems à perdre, si vous voulez éviter la ruine totale de nos habitations. C'est un mal désespéré.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Je n'ai point le bonheur d'être né dans vos climats; mais quel empire n'ont point les malheureux sur les ames sensibles! Ce n'est point votre faute si les mœurs de votre pays vous ont familiarifé avec ces traitemens durs que vous exercez fans remords fur des hommes qui n'ont d'autre défense que leur timidité, & dont les travaux, trop mal récompenses, accroissent notre sortune en augmentant notre autorité sur eux. Ils ont mille tyrans pour un. Les Souverains rendent leurs Peuples heureux: tout Citoyen est libre sous un bon Maître, & dans ce pays d'esclavage il faut être barbare malgré soi. Eh! comment puis-je m'empêcher de me livrer à ces réflexions, quand la voix de l'humanité crie au fond de mon cœur ;

"Sois bon & sensible aux cris des malheureux."

Ie sais que mon opinion doit vous déplaire:
l'Europe, cependant, prend soin de la justifier;
& j'ose espérer qu'avant peu il n'y aura plus d'esclaves. O Louis! O Monarque adoré!
que ne puis-je en ce moment mettre sous tes yeux l'innocence de ces proscrits! En accordant leur grace, tu rendrois la liberté à des hommes trop long-tems méconnus; mais n'importe: vous voulez un exemple, il se sera, quoique les Noirs assurent que Zamor est innocent.

LE JUGE.

Pouvez-vous les en croire ?

M. DE SAINT - FREMONT.

Ils ne peuvent m'en imposer, & je connois plus qu'eux les vertus de Zamor. Vous voulez qu'il meure sans être entendu? J'y consens avec regret; mais vous n'aurez point à me reprocher d'avoir trahi les intérêts de la Colonie.

LE JUGE.

Vous le devez, Monsieur le Gouverneur, dans cette affaire où vous voyez que nous sommes menacés d'éprouver une révolte générale. Il faut donner des ordres pour faire mettre les troupes sous les armes.

D3

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Suivez-moi; nous allons voir le parti qu'il faut prendre.

Mme DE SAINT-FREMONT.

Mon ami, je vous vois fortir avec peine.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Ma présence est nécessaire pour rétablir l'ordre & la discipline.

SCÈNE VII.

Mme DE SAINT-FREMONT, feule.

Que je plains ces malheureux! c'en est fait! Ils vont mourir. Quel chagrin pour mon époux; mais un plus grand chagrin m'agite de nouveau. Tout ce qui porte le nom de Françoise m'épouvante! Si c'étoit Clarisse! Oh! malheureuse, quel seroit mon sort. Je connois les vertus de mon époux, mais je suis sa semme. Non, non! cessons de nous abuser! Clarisse, dans le malheur, a de plus grands droits sur son âme! Cachons le trouble qui m'agite.

SCÈNE VIII.

Mme DE SAINT - FRÉMONT, BETZI;

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Qu'Y-A-T-IL de nouveau, Betzi?

BETZI, avec exaltation.

Monsieur le Gouverneur n'est point ici?

Mae DE SAINT-FRÉMONT.

Non, il vient de fortir, parle donc?

BETZI.

Ah! laissez-moi reprendre mes sens....

Nous étions sur la terraise; de tems en tems nous jettions trissement les yeux vers l'habitation. Nous voyons arriver de loin le père de Mirza avec un autre Esclave; au milieu d'eux étoit une étrangère, les cheveux épars & la douleur peinte sur son visage: ses yeux étoient sixés vers la terre, & quoiqu'elle marchat vite, elle avoit l'air sort occupée. Lorsqu'elle a été près de nous, elle a demandé Mare de Saint-Frémont. Elle nous a appris que Zamor l'a sauvée de la sureur des slots. Elle

76 L'ESCLAVAGE DES NOIRS, a ajouté: je mourrai aux pieds de M. le Gouverneur, si je n'obtiens sa grace. Elle veut implorer votre secours. La voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTES, SOPHIE, suivie de tous les Esclaves.

SOPHLE, se jettant aux genoux de Mª de Saint-Frémont.

MADAME, j'embrasse vos genoux. Ayez pitié d'une malheureuse étrangère qui doit tout à Zamor, & n'a d'autre espoir qu'en vos bontés.

Mmo DE SAINT-FRÉMONT, à part.

Ah! je respire. (Haut, en la relevant.)
Levez-vous, Madame, je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir. (Apart.)
Sa jeunesse, sa sensibilité, touchent mon cœur à un point que je ne puis exprimer. (A Sophie.)
Étrangère intéressante, je vais tout employer pour vous saire accorder la grace que vous exigez de mon époux. Croyez que je partage vos douleurs. Je sens combien ces insortunés yous doivent être chers.

SOPHIE.

Sans le secours de Zamor, austi intrépide qu'humain, je périssois dans les slots. Je lui dois le bonheur de vous voir. Ce qu'il a fait pour moi lui assure dans mon cœur les droits de la Nature; mais ces droits ne me rendent point injuste, Madame, & le témoignage qu'ils rendent à vos rares qualités fait affez voir qu'ils ne sont point reprochables d'un crime prémédité. Quelle humanité! Quel zèle à nous secourir! Le sort qui les poursuit devoit plutôt leur inspirer la crainte que la pitié; mais, loin de se cacher, Zamor a affronté tout péril. Jugez, Madame, si avec ces fentimens d'humanité, un mortel peut être coupable; son crime fut involontaire, & c'est faire justice que de l'absoudre comme innocent.

Mme DE SAINT - FRÉMONT, aux Esclaves.

Mes enfans, il faut nous réunir avec les Colons, & demander la grace de Zamor & de Mirza. Nous n'avons pas de tems à perdre: (A Sophie.) & vous, que je brûle de connoître, vous êtes Françoise, peut-être pourriez-vous..... mais les momens nous sont chers. Retournez auprès de ces infortunés; Esclayes, accompagnez ses pas.

SOPHIE, transportée.

Ah! Madame, que de biensaits à la sois! Hélas! je voudrois, autant que je le désire, vous prouver ma reconnoissance. (Elle lui baise les mains.) Bientôt mon époux viendra s'acquitter envers vous de son devoir. Cher Valère, quelle heureuse nouvelle je vais t'apprendre! (Elle sort avec les Esclaves.)

SCENE X.

M^m DE SAINT-FRÉMONT, BETZI, CORALINE.

Mme de Saint-Fremont, à part.

JE trouve dans les traits de cette Étrangère une ressemblance.... Quelle chimère!....
(Haut.) Et vous, Coraline, saites venir le Secrétaire de M. de Saint-Frémont.

CORALINE

Ah! Madame, vous ignorez ce qui se passe : il vient de faire sermer vos portes par ordre de M. le Gouverneur. Tout est livré aux flammes.... Entendez, Madame.... On bat la générale. . . . & le son des cloches. . . . (On doit entendre la générale dans le lointain.)

Mme DE SAINT-FRÉMONT, allant avec frayeur au fond du Théâtre.

. Malheureuse! que vais - je devenir? Que fait mon mari?

BETZI.

Je tremble pour mes camarades.

Mme DE SAINT-FRÉMONT, livrée à la plus grande douleur.

Dieu, mon époux est peut-être en danger! Je vole à son secours...

CORALINE.

Rassurez-vous, Madame, il n'y a rien a craindre pour M. le Gouverneur. Il est à la tête du régiment. Mais quand même il seroit au milieu du tumulte, tous les Esclaves respecteroient ses jours. Il en est trop chéri pour qu'aucun voulut lui faire du mal. C'est seulement à quelques habitans que les Esclaves en veulent : ils leur reprochent le supplice de Zamor & de Mirza; ils assurent que sans eux on ne les auroit pas condamnés.

Mme DE SAINT-FRÉMONT, agitée.
Comment! on ya les faire mourir.

CORALINE.

Hélas! bientôt mes pauvres camarades ne ferent plus.

Me DE SAINT-FREMONT, avec empressement.

Non, mes enfans, ils ne périront point: mon mari sera touché de mes larmes, du déscripoir de cette Étrangère, qui, peut-être mieux que moi, saura l'émouvoir. Son cœur n'a pas besoin d'être sollicité pour faire le bien; mais il peut tout prendre sur lui. (A part.) Et si cette Françoise lui donnoit des renseignemens sur sa sille! Grand Dieu! il devroit tout à ces victimes que l'on traine au supplice. (Haut.) Allons, Betzi, il saut joindre mon mari, lui dire... Mais dans ce moment, comment entrer en explication? Il saut que je le voie moi-même Où est-il maintenant.?

CORALINE.

Je ne sais précisément avec quel régiment il est : toute l'armée est dispersée. On dit seulement que M. de Saint-Frémont ramène le calme & remet l'ordre par tout où il passe. Il seroit bien dissicile de le trouver dans ce moment. Il n'y a qu'à nous rendre dans l'habitation, si déjà on ne nous y a pas devancées. Mais les chemins sont rompus ou coupés. On

DRAME.

62

conçoit à peine qu'on ait pu faire tant de dégats en si peu de tems.

Mme DE SAINT-FREMONT.

N'importe; je ne crains ni le danger ni la fatigue, quand il s'agit de fauver les jours de deux infortunés.

Ein du deuxième Ace.

ACTE III.

Le Théâtre représente un lieu sauvage où l'on voit deux collines en pointes, & bordées de tousses d'arbrisseaux qui s'étendent à perte de vue. Sur un des côtés est un rocher escarpé, dont le sommet est une platte-forme, & dont la base est perpendiculaire sur le bord de l'avant-scène. On y monte du côté d'une des collines, de manière que les Spectateurs y peuvent voir arriver tous les Personnages. On voit deçà & delà quelques cabanes de Nègres éparses.

SCÈNE PREMIÈRE. VALÈRE, ZAMOR, MIRZA. VALÈRE.

Vous voilà libres! je vole à la tête de vos camarades. Mon épouse ne tardera pas long-tems à reparoître à nos yeux. Elle aura sans doute obtenu votre grace de M. de Saint-Frémont. Je vous quitte pour un instant, & ne vous perds point de vue.

SCÈNE II. ZAMOR, MIRZA.

ZAMOR.

Que notre sort est déplorable, ô ma chère Mirza! Il devient d'autant plus affreux, que je crains que le zèle de ce François à vouloir nous sauver ne le perde lui-même ainsi que son épouse. Quelle idée accablante!

MIRZA.

Elle me poursuit aussi: mais peut-être sa digne épouse aura pu siéchir notre Gouverneur, ne nous assigeons point avant son retour.

ZAMOR.

Je bénis mon trépas, puisque je meurs avec toi; mais, qu'il est cruel de perdre la vie en coupable! on m'a jugé tel, notre bon maître le croit; voilà ce qui me désespère.

MIRZA.

Je veux voir moi-même M. le Gouverneur. Cette dernière volonté doit m'être accordée. Je me jetterai à ses pieds; je lui révélerai tout.

ZAMOR.

Hélas! que pourras-tu lui dire?

MIRZA.

Je lui serai connoître la cruauté de son Commandeur & de son amour séroce.

ZAMOR.

Ta tendresse pour moi t'aveugle: tu veux t'accuser pour me rendre innocent! si tu dédaignes la vie à ce prix, m'en crois-tu assez avare pour vouloir la conserver aux dépens de tes jours? Non, ma chère Mirza, il n'y a point de bonheur pour moi sur la terre, si pe ne le partage avec toi.

MIRZA.

Je pense de même, je ne pourrois plus vivre sans te voir.

ZAMOR.

Qu'il nous auroit été doux de prolonger nos jours ensemble! ces lieux me rappellent notre première entrevue. C'est ici que le tyran reçut la mort; c'est ici qu'on va terminer notre carrière. La Nature semble en ces lieux être en contraste avec elle-même. Jadis elle nous paroissoit riante: elle n'a rien perdu de ses attraits; mais elle nous montre à la sois l'image de notre bonheur passé & de l'horrible sort dont nous serons les victimes. Ah! Mirza, qu'il est cruel de mourir quand on aime.

MIRZA.

Que tu m'attendris! ne m'afflige pas davantage. Je sens que mon courage m'abandonne; mais ce bon François revient à nous; que va-t-il nous apprendre?

SCENE III.

ZAMOR, MIRZA, VALÈRE.

VALÈRE.

O mes bienfaiteurs! Il faut yous fauver. Profitez de ces inslans précieux que vos camarades vous procurent. Ils bouchent les che. mins, répondez à leur zèle & à leur courage; ils s'exposent pour vous, suyez dans un autre climat. Il se peut que mon épouse n'obtienne pas votre grace. On voit plusieurs troupes de soldats s'approcher d'ici: vous avez le tems d'échapper par cette colline. Allez, vivez dans les sorêts: vos semblables yous ouvriront leur sein.

MIRZA.

Ce François a raison. Viens, suis-moi. Il

nous aime; profitons de ses conseils. Cours avec moi, cher Zamor; ne crains point de revenir habiter dans le sond des sorêts. A peine tu te rappelles nos loix, & bientôt ta chère Mirza t'en retracera la douce image.

ZAMOR.

Eh bien! je cède. Ce n'est que pour toi que je chéris la vie. (Il embrasse Vatère.) Adieu, le plus généreux des hommes!

MIRZA.

Hélas! il faut donc que je vous squitte sans avoir le bonheur de me jetter aux pieds de votre épouse!

VALÈRE.

Elle partagera vos regrets, n'en doutez point; mais fuyez des lieux trop funestes.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, ESCLAVES.

SOPHIE, se précipitant dans les bras de Valère.

AH! mon ami, remercions le Ciel : ces victimes ne périront point. Madame de Saint-Frémont m'a promis leur grace.

VALERE, avec joie.

Grand Dieu! quel comble de bonheur!

ZAMOR.

Ah! je reconnois à ce procédé sa belle ame. (A Valère.) Étrangers généreux, que le Ciel comble vos desurs! L'Être suprême n'abandonne jamais ceux qui cherchent à lui ressembler par la bienfaisance.

VALÈRE.

Ah! que vous rendez nos jours fortunés!

MIRZA.

Que nous sommes heureux d'avoir secouru ces François! Ils nous doivent beaucoup; mais nous leur devons encore plus.

SOPHIE.

Madame de Saint-Frémont a fait assembler ses meilleurs amis. Je l'ai instruite de leur innocence; elle met tout le zèle possible à les sauver. Je n'ai eu aucune peine à l'intéresser en leur saveur; son âme est si belle, si sensible aux maux des malheureux!

ZAMOR.

Son respectable époux l'égale en mérite & en bonté:

E 2

SOPHIE.

Je n'ai pas eu le bonheur de le voir.

Z A M O R, allarmé.

Que vois-je? des soldats qui arrivent en foule! ah! c'en est fait! vous vous êtes abusés, généreux François, nous sommes perdus.

SOPHIE.

Ne vous allarmez point, il faut favoir....

VALERE.

Je les désendrai au péril de ma vie. Hélas! Ils alloient se sauver lorsque tu es venu les rassurer. Je vais savoir de l'Officier qui commande ce détachement, quelle est sa mission.

(Une Compagnie de Grenadiers & une de Soldats François se rangent au fond du Théâtre, la bayonnette au bout du susil. En avant d'eux se place une troupe d'Esclaves avec des arcs & des slêches; ils ont à leur tête le Major, le Juge & l'Intendant des Esclaves de M. de Saint-Frémont.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, Grenadiers & Soldats François, plusieurs Esclaves.

VALÈRE.

Monsieur, puis-je vous demander quel sujet vous amène ici?

LE MAJOR.

Une cruelle fonction. Je viens faire exécuter l'arrêt de mort prononcé contre ces malheureux.

S O P H I E, troublée.

Vous allez les saire mourir?

LE MAJOR.

Oui, Madame.

VALERE.

Non, cet affreux sacrifice ne s'exécutera point.

SOPHIE.

Madame de Saint-Frémont m'a promis leur grace.

E 3

LE JUGE, durement.

Cela n'est pas en son pouvoir, M. le Gouverneur lui-même ne pourroit la leur accorder. Ainsi, cessez de vouloir vous obstiner à les sauver. Vous rendriez leur supplice plus terrible. (Au Major.) Monsieur le Major, exécutez les ordres qui vous ont été donnés. (Aux Esclaves.) Et vous, menez les criminels sur le haut du rocher.

LE COMMANDEUR INDIEN.

Tendez vos arcs!

VALERE.

Arrêtez! (les Esclaves n'écoutent que Va-

LE JUGE.

Obéissez. (Le Major fait signe aux Soldats, ils courent avec la bayonnette, qu'ils présentent à la poitrine de tous les Esclaves, dont aucun ne remue.)

ZAMOR, accourant au-devant d'eux.

Que faites-vous? j'ai seul mérité la mort. Que vous ont fait mes pauvres camarades? Pourquoi les égorger? Tournez vos armes contre moi. (Il ouvre sa veste.) Voilà mon sein! Layez dans mon sang leur désobéissance. La Colonie ne demande que ma mort. Est-il nécessaire de faire périr tant d'innocentes victimes qui ne sont pas complices de mon crime?

MIRZA.

Je suis aussi coupable que Zamor, ne me séparez point de lui; par pitié ôtez-moi la vie; mes jours sont attachés à sa destinée. Je veux mourir la première.

VALERE, au Juge.

Monsieur, suspendez, je vous prie, leur supplice. Je puis vous assurer qu'on s'occupe de leur grace.

LE MAJOR, au Juge.

Monsieur, nous pouvons prendre ceci sur nous; attendons le Gouverneur.

LE JUGE, durement.

Je n'écoute rien que mon devoir & la loi.

V. A L E R E, furieux.

Barbare! quoique ta place endurcisse l'ame, tu la dégrades en la rendant encore plus cruelle que les loix ne te l'ont prescrite.

LE JUGE.

Monsieur le Major, faites conduire cet audacieux à la Citadelle.

E 4

LE MAJOR.

C'est un François: il rendra compte de sa conduite à M. le Gouverneur, & je n'ai pas, à cet égard, d'ordres à recevoir de vous.

LE JUGE.

Exécutez donc ceux qui vous ont été donnés.

S O P H I E, avec héroïfme.

Cet excès de cruauté me donne du courage, (Elle court se placer entre Zamor & Mirza, les prend tous les deux par la main, & dit au Juge.) Barbare! ôse me saire assassiner avec eux; je ne les quitte point : rien ne pourra les arracher de mes bras.

VALERE, transporté.

Ah! ma chère Sophie, ce trait de courage te rend encore plus chère à mon cœur.

LE JUGE, au Major.

Monsieur, faites retirer cette semme audacieuse: vous ne remplissez pas votre devoir.

LE MAJOR, indigné.

Vous l'exigez; mais vous répondrez des fuites. (Aux Soldats.) Séparez ces étrangers de ces esclaves.

SOPHIE, jette un cri perçant, en serrant Zamor & Mirza contre son sein.

VALERE, furieux, courant après Sophie.

Si l'on emploie la moindre violence contre mon épouse, je ne respecte plus rien. (Au Juge.) Et toi, barbare, tremble d'être immolé à ma juste sureur.

UN ESCLAVE.

Dût-on nous faire mourir tous, nous les défendrons.

(Les Esclaves se rangent autour d'eux, & forment un rempart, les Soldats & Grenadiers s'en approchent avec la bayonnette.)

LE MAJOR, aux Soldats.

Soldats, arrêtez. (Au Juge.) Je ne suis point envoyé ici pour ordonner le carnage & pour répandre du sang, mais pour ramener l'ordre. Le Gouverneur ne sera pas longtems à paroître, & sa prudence nous indiquera mieux ce que nous devons saire. (Aux Étrangers & aux Esclaves.) Rassurez-vous; je n'emploierai pas la sorce; vos essorts seroient inutiles, si je voulois l'exercer. (A Sophie.) Et vous, Madame, vous pouvez yous

74 L'ESCLAVAGE DES NOIRS, retirer à l'écart avec ces malheureux; j'attends M. le Gouverneur. (Sophie, Zamor & Mirza, fortent avec quelques Esclaves.)

SCÈNE VI.

VALÈRE, LE MAJOR, LE JUGE, L'INDIEN, Grenadiers & Soldats, Esclaves.

VALÈRE, au Major.

JE ne puis abandonner mon épouse dans cet état. Faites tous vos efforts auprès de M. de Saint - Frémont. Je n'ai pas besoin de vous recommander la clémence; elle doit régner dans votre ame. Un guerrier sut toujours généreux.

LE MAJOR.

Reposez-vous sur moi; retirez-vous, & vous paroîtrez quand il en sera tems. (Valère fort.)

SCĖNE VII.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ VALÈRE.

LE MAJOR, au Juge.

Volla, Monsieur, le fruit d'une trop grande sévérité.

LE JUGE.

Votre modération perd aujourd'hui la Colonie.

LE MAJOR.

Dites mieux; elle la sauve peut-être. Vous ne connoissez que vos loix cruelles, & moi, je connois l'art de la guerre & l'humanité. Ce ne sont point nos ennemis que nous combattons; ce sont nos Esclaves, ou plutôt nos Cultivateurs. Pour les réduire, il eût fallu, suivant vous, les saire passer au sil de l'épée, & dans cette circonstance, une imprudence nous meneroit sans doute plus loin que vous ne pensez.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, M. DE SAINT-FRÉMONT, entrant d'un côté & Valère de l'autre. Deux Compagnies de Grenadiers & Soldats conduisent plusieurs Esclaves enchaînés.

VALÈRE, à M. de Saint-Frémont.

AH! Monsieur, écoutez nos prières: yous étes François, yous serez juste.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

J'approuve votre zèle; mais dans ce climat il devient indifcret; il a même produit beaucoup de mal. Je viens d'être témoin de l'attentat le plus affreux exercé fur un Magistrat. Il a fallu, contre mon carastère, employer la violence pour arrêter la cruauté des esclaves. Je sais tout ce que vous devez à ces malheureux; mais vous n'avez pas le droit de les désendre, ni de changer les loix & les mœurs d'un pays.

VALERE.

J'ai du moins le droit que la reconnoissance donne à toutes les belles ames : quelque soit votre sévérité simulée, mon cœur en appelle au vêtre.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Cessez de me prier, il m'en coûte trop pour resuser.

VALERE.

Votre digne épouse nous avoit fait tout espérer.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Elle-même, Monsieur, est convaincue de l'impossibité absolue de ce que vous demandez.

VALÈRE.

Si c'est un crime d'avoir tué un monstre qui faisoit frémir la nature, ce crime, au moins, est excusable. Zamor désendoit sa propre vie, & la désense est de droit naturel.

LE JUGE.

Vous abusez de la complaisance de M. le Gouverneur: on vous l'a déjà dit. Les loix les condamnent comme homicides, pouvez-vous les changer?

VALÈRE.

Non; mais on pourroit les adoucir en fayeur d'un crime involontaire.

L JUGE.

Y pensez-vous bien? les adoucir en saveur d'un esclave! Nous ne sommes pas ici en France, il nous saut des exemples.

M. DE SAINT-FRÉMONT.
C'en est fait, il faut que l'arrêt s'exécute.

VALERE.

Ces paroles glacent mon sang & mon cœur oppresse.... Chère épouse, que vas-tu devenir? Ah! Monsieur, si vous connoissez sa sensibilité, ses malheurs, vous en seriez touché; elle avoit mis toutes ses espérances dans vos bontés; elle se slattoit même que vous lui donneriez des renseignemens sur le sort d'un parent, son unique appui, dont elle est privée depuis son ensance, & qui doit être établi dans quelque partie de ce Continent.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Soyez assuré que je vous servirai de tout ce qui sera en mon pouvoir; mais, quant aux criminels, je ne puis rien saire pour eux. Malheureux Étranger! allez la consoler: elle m'intéresse sans la connoître. Trompez - la même, s'il est nécessaire, pour qu'elle ne

lui que l'on veut interroger ces malheureux, qu'il faut les laisser seuls, & que leur grace dépend peut-être de cette sage précaution.

VALÈRE, pleurant.

Que nous sommes à plaindre! Je ne survivrai pas à leur perte. (Il fort.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ VALÈRE.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Que ce François m'afflige! ses regrets en faveur de ces insortunés augmentent les miens. Il faut donc qu'ils meurent, & malgré mon penchant à la clémence.... (Avec réflexion.) Zamor a sauvé cette étrangère; elle est Françoise, & si j'en crois son époux, elle cherche un parent qui habite ce climat. Auroit il craint de s'expliquer? Sa douleur, ses recherches, ses malheurs..... Insortunée, si c'étoit.... où la nature va-t-elle m'égarer! Et pourquoi m'en étonner? L'aventure de cette Étrangère a tant de rapport avec celle de ma fille.... & mon cœur ulcèré voudroit la retrouyer en

elle. C'est le sort des malheureux de se bercer d'espérance, & de trouver de la consolation dans les moindres rapports.

LE JUGE.

Monsieur le Major, faites avancer vos Soldats. (A l'Indien.) Monsieur le Commandeur, conduisez les Esclaves, & faites les ranger suivant l'usage.

(L'Indien fort avec les Esclaves armés, tandis qu'une troupe d'autres viennent se jetter aux pieds de M. de Saint-Frémont.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS EXCEPTÉ L'INDIEN. Les Esclaves armés sont remplacés par les Esclaves sans armes.

UN ESCLAVE, à genoux.

Monseigneur, nous n'avons pas été du nombre des rebelles. Qu'il nous soit permis de demander la grace de nos camarades! Que pour racheter leur vie on nous fasse éprouver les châtimens les plus terribles! qu'on augmente pos trayaux pénibles, & qu'on diminue

nos

nos alimens; nous supporterions cette punition avec courage. Monseigneur, vous vous attendrissez, je vois couler vos pleurs.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Mes enfans, mes amis, que me proposezvous? (Au Juge.) Que voulez-vous que je réponde à ce trait d'héroisme? Ah! Ciel! ils montrent tant de grandeur d'ame, & nous osons les regarder comme les derniers des humains! Hommes civilisés! vous vous croyez supérieurs à des Esclaves! De l'opprobre & de l'état le plus vil, l'équité, le courage, les élèvent en un instant au rang des plus généreux mortels. Vous en avez l'exemple devant les yeux.

LE JUGE.

Ils connoissent bien votre cœur; mais vous ne pouvez céder à votre penchant sans compromettre votre dignité. Je les connois mieux que vous; ils promettent tout dans ces momens; d'ailleurs, ces criminels ne sont plus en votre puissance, ils sont livrés à la rigueur des loix.

M. DE SAINT - FRÉMONT

Eh bien! je vous les abandonne. Hélas! les voici. Où me cacher? Que ce devoir cit gruel!

SCÈNE XI.

MIRZA, les Esclaves armés.

ZAMOR.

Li n'y a plus d'espérance; nos biensaiteurs font entourés de soldats. Embrasse-moi pour la dernière sois, ma chère Mirza!

MIRZA.

Je bénis mon fort, puisque le même supplice nous réunit. (A un vieillard & une vieille Esclave.) Adieu, chers auteurs de mes jours; ne pleurez plus votre pauvre Mirza, elle n'est plus à plaindre. (Aux Esclaves de son sexe.) Adieu, mes compagnes.

ZAMOR.

Esclaves, Colons, écoutez-moi : j'ai tué un homme, j'ai mérité la mort; ne regrettez point mon supplice, il est nécessaire au bien de la Colonie. Mirza est innocente; mais elle chérit son trépas. (Aux Esclaves, particu-lièrement.) Et vous, mes chers amis, écoutez-moi à mon dernier moment. Je quitte la vie, je meurs innocent; mais craignez de vous

rendre coupables pour me désendre : craignez sur-tout cet esprit de saction, & ne vous livrez jamais à des excès pour sortir de l'esclavage; craignez de briser vos sers avec trop de violence; attendez tout du tems & de la justice divine, remplacez nous auprès de M. le Gouverneur, de sa respectable épouse. Payez-les par votre zèle & par votre attachement de tout ce que je leur dois. Hélas! je ne puis m'acquitter envers eux. Chérissez ee bon Maitre, ce bon père, avec une tendresse sitale, comme je l'ai toujours sait. Je mourrois content si je pouvols croire du moins qu'il me regrette! (Il se jette à ses pieds.) Ah! mon cher Maitre, m'est-il permis encore de vous nommer ainsi?

M. DESAINT-FREMONT, avec une

Ces paroles me ferrent le cœur. Malheureux l'auras : turfait (rvar, je ne t'en veux point) jei souffre inssezudursatal devoir que je remplis.

ZAMOR, s'incline & lui baife les pieds.

Ah! mon cher maître, la mort n'a plus rien d'affreux pour moi. Vous me chétissez encore, je meurs content. (Il lui prend les mains.) Que je baise ces mains pour la dernière sois!

F 2

M. DESAINT-FREMONT, attendri.

Laisse - moi, laisse - moi, tu m'arraches le cœur.

ZAMOR, aux Esclaves armés.

Mes amis, faites votre devoir. (Il prend Mirza dans ses bras, & monte avec elle sur le rocher, où ils se mettent à genoux. Les Esclaves ajustent leurs stêches.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mª DE SAINT-FRÉ-MONT, avec ses Esclaves, Grenadiers & Soldats François.

Mme DE SAINT-FREMONT.

ARRETEZ, Esclaves, & respectez la semme de votre Gouverneur. (A son époux.) Grace, mon ami, grace!

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, VALÈRE, SOPHIE.

SOPHIE, à Valère.

TU me retiens en vain. Je veux absolument les voir. Cruel! tu m'as trompée. (A Mme de Saint-Frémont.) Ah! Madame, mes forces m'abandonnent. (Elle tombe dans les bras des Esclaves.)

Mª DE SAINT-FRÉMONT, à fon mari.

Mon ami, vous voyez le désespoir de cette Françoise; pourriez - vous n'en être pas touché?

SOPHIB, revenant à elle, & se jettant aux pieds de M. de Saint-Frémont.

Ah Monsieur! je meurs de douleur à vos pieds si vous ne m'accordez leur grace. Elle est dans votre cœur & dépend de votre pouvoir. Ah! si je ne puis l'obtenir, que m'importe la vie! Nous avons tout perdu. Privée d'une mère & de ma fortune, abandonnée d'un père depuis l'âge de cinq ans, je mettois ma consolation à sauver deux vistimes qui vous sont chères.

M. DESAINT-FREMONT, à part, dans la plus vive agitation.

Quel souvenir... quels traits... quelle époque... son âge... Quel trouble s'élève dans mon ame. (A Sophie.) Ah Madame! répondez à mon empressement, puis-je vous demander les noms de ceux qui vous ont donné le jour?

SOPHIE, s'appuyant fur Valère.

VALÈRE.

O ma chère Sophie!

M. DE SAINT-FRÉMONT, plus vive-

Sophie.... (A part.) Elle sut nommée Sophie. (Haut.) Quel nom avez-vous prononcé.... Parlez, répondez-moi, de grace, Madame, quelle sut votre mère?

SOPHIE, à part

Quel trouble l'agite, plus je l'examine.... (Haut.) La malheureuse Clarisse de Saint-Fort sut ma mère.

M. DE SAINT-FREMONT.

Ah! ma fille, reconnois moi. La nature ne m'a point trompé. Reconnois la voix d'un père trop long-tems féparé de toi & de ta

SOPHIE.

Ah! mon père! je me meurs. (Elle tombe

M. DE SAINT-FRÉMONT.

O ma fille! ô mon fang!

SOPHIE.

Qu'ai - je entendu? Qui, oui c'est lui....

Ses traits sont restés gravés dans mon ame....

Quel bonheur me sait retrouver dans vos bras!

Je ne puis yous rendre tous les sentimens qui m'agitent. Mais ces malheureux, ô mon père, leur sort est dans vos mains. Sans leur secours votre sille périssoit. Accordez à la nature la première grace qu'elle vous demande. Habitans, Esclaves, tombez aux genoux du plus généreux des hommes; c'est aux pieds de la vertu qu'on trouve la clémence. (Tous se mettent à genoux, excepté le Juge & les Soldats.)

LES ESCLAVES.

Monfeigneur!

LES HABITANS.

Monficur le Gouverneur!

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Qu'exigez-vous de moi?

Tou.s.

Leur grace.

M. DE SAINT-FRÉMONT, attendri.

Mes enfans, mon épouse, mes amis, je vous l'accorde.

Tous.

Quel bonheur! (Les Grenadiers & Soldats fléchissent le genou, & se remettent tout de suite.)

LE MAJOR.

Braves guerriers, ne rougissez point de ce mouvement de sensibilité; il épure le courage & ne l'avilit pas.

MIRZA.

Grand Dieu! vous changez notre malheureux sort; vous con blez notre félicité; votre justice ne cesse jamais de se manisester.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Mes amis, je vous donne votre liberté, & j'aurai soin de votre sortune.

ZAMOR.

Non, mon maître; gardez vos bienfaits. Le plus précieux à notre cœur est de nous laisser vivre auprès de vous & de tout ce que vous avez de plus cher.

M. DE SAINT-FRÉMONT.

Quoi! je retrouve ma fille! je la serre dans mes bras. Un sort cruel a donc sini de me poursuivre! O ma chère Sophie! que je crains d'apprendre le sort cruel de votre mère.

SOPHIE.

Hélas! ma pauvre mère n'est plus! mais, mon père, qu'il m'est doux de vous voir. (A Valère.) Cher Valère!

VALÈRE.

Je partage ta félicité.

Mme DE SAINT-FRÉMONT.

Ma fille, ne voyez en moi qu'une tendre mère. Votre père connoît mes intentions, & vous les apprendrez bientôt vous-même. Ne nous occupons plus que du mariage de Zamor & de Mirza.

MIRZA.

Nons allons vivre pour nous aimer. Nous ferons toujours heureux, toujours, toujours.

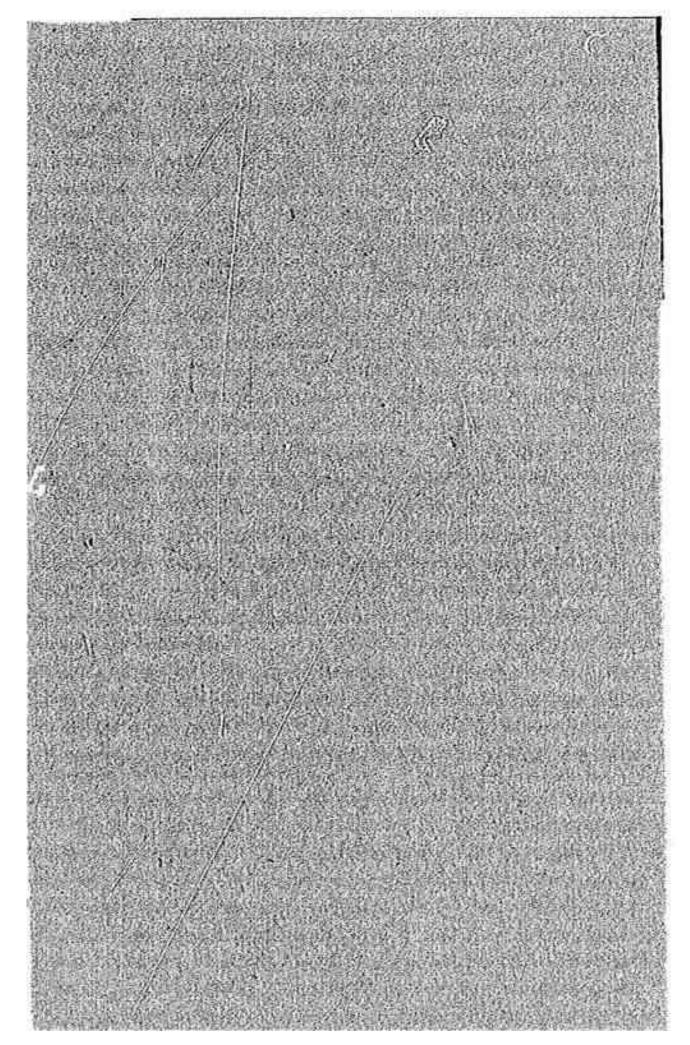
ZAMOR.

Oui, ma chère Mirza; oui, nous serons toujours heureux.

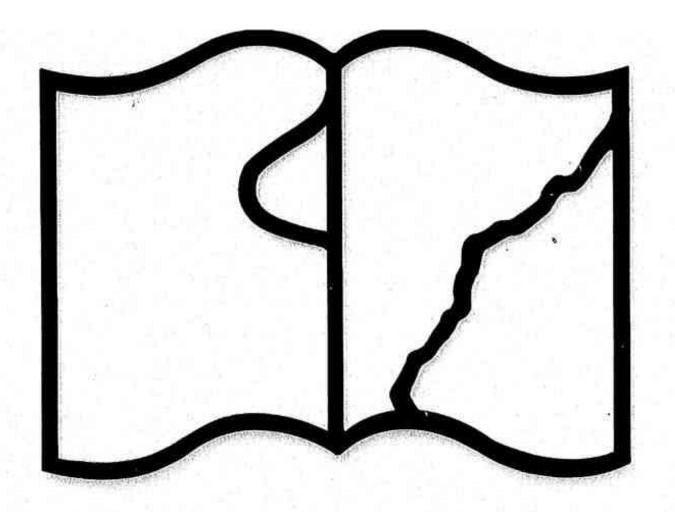
M DE SAINT-FRÉMONT.

Mes amis, je viens de vous accorder votre grace. Que ne puis-je de même donner la liberté à tous vos femblables, ou du moins adoucir leur fort! Esclaves, écoutez-moi; si jamais on change votre destinée, ne perdez point de vue l'amour du bien public, qui jusqu'à présent vous sut étranger. Sachez que l'homme, dans sa liberté, a besoin encore d'être soumis à des loix sages & humaines, & sans vous porter à des excès répréhensibles, espérez tout d'un Gouvernement éclairé & biensaisant. Allons, mes amis, mes ensans, qu'une sête générale soit l'heureux présage de cette douce liberté.

FIN.



 $Fichier\ is su\ d'une\ page\ EMAN: \underline{http://eman-archives.org/Ecume/items/show/155?context=pdf}$



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11